Opéra magazine n°98. Septembre 2014. En couverture : le chef d'orchestre Hervé Niquet en ramiste militant…

Opéra magazine n°98. Septembre 2014. En couverture : le chef d'orchestre Hervé Niquet en ramiste militant… **A la une, grand Entretien : Hervé Niquet**. Le chef et fondateur du Concert Spirituel occupe l'affiche de la rentrée 2014, au moment du 250ème anniversaire de la disparition de Jean-Philippe Rameau, survenue le 12 septembre 1764, à Paris : une « carte blanche » à l'Auditorium du Louvre, le 14 septembre ; la sortie chez Glossa, en première mondiale, de l'« opéra-ballet » *Les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, le 23 septembre ; une nouvelle production de *Castor et Pollux* au Théâtre des Champs-Élysées, mise en scène par Christian Schiaretti, à partir du 13 octobre ; et un « Gala Rameau » produit par le Centre de musique baroque de Versailles, qui conclut les commémorations organisées par ce dernier depuis le début de l'année, avec des étapes à Metz, Gand, Versailles, entre le 9 et le 22 novembre 2014.

Rencontres

Jean-Luc Choplin : Le 11 septembre, avec la création de la version symphonique du film de Jacques Demy, *Les Parapluies de Cherbourg*, dirigée par Michel Legrand et mise en espace par Vincent Vittoz, s'ouvre une programmation ouvertement « cinématographique ». Jean-Luc Choplin entame sa neuvième saison à la tête du Châtelet.

Nicolas Joel : Concepteur de la saison 2014-2015, qui s'ouvre le 8 septembre avec *La Traviata de Verdi*, Nicolas Joel a quitté ses fonctions de directeur de l'Opéra de Paris le 31

juillet dernier, laissant la place à Stéphane Lissner. Il va maintenant revenir à ses premières amours comme metteur en scène.

Régis Campo : Le 27 septembre, à Strasbourg, le compositeur français propose son deuxième opéra à l'Opéra National du Rhin, *Quai Ouest*, d'après la pièce de Bernard-Marie Koltès, en coproduction avec le Staatstheater de Nuremberg.

In memoriam : Carlo Bergonzi

Le plus grand ténor verdien de la deuxième moitié du XXe siècle s'est éteint le 25 juillet 2014, moins de deux semaines après avoir fêté son 90ème anniversaire.

Lorin Maazel

Disparu le 13 juillet, à l'âge de 84 ans, le chef américain était l'un des derniers géants de la baguette nés avant la Seconde Guerre mondiale. Son enregistrement de Don Giovanni de Mozart, bande son du film légendaire de Losey (1979) ou sa lecture de Turandot réalisée dans la Cité interdite à Pékin éclaire le geste épique lyrique d'un maestro qui voyait grand…

Ils nous ont également quittés : Monique Barichella, Lyne Dourian, Nicola Ghiuselev, Anna Reynolds… portraits hommages.

Comptes rendus

Les festivals, fins de saisons, concerts, récitals, concours et Master Class.

Guide pratique

La sélection CD, DVD et l'agenda international des spectacles.

Opéra magazine n°98. Septembre 2014. 7,50 euros. Parution le 3 septembre 2014.

CD. » St-Petersburg » : le nouveau cd de Cecilia Bartoli à paraître le 13 octobre 2014



CD. le nouveau cd de Cecilia Bartoli : St Petersburg, – Saint-Petersbourg-, à paraître le 13 octobre 2014. Comme une reine de la glace, en impératrice des neiges, Cecilia Bartoli 2015, couronnée de fourrure immaculée, s'annonce à nouveau défricheuse et curieuse, audacieuse et passionnante. Son nouveau cd intitulé » **St Peterburg » (Saint-Petersbourg)** paraîtra le 13 octobre 2014. Il s'agit d'un programme inédit, parcours inédit à travers l'Empire Russe… à l'époque où le goût officiel, celui de 3 impératrices pro occidentales se tournent avec curiosité vers l'opéra italien. Comment l'opéra italien est-il arrivé à la Cour de Saint Pétersbourg ? Qui étaient les compositeurs fétiches des tsarines Anne 1ère, Elisabeth 1ère et Catherine II ? Telles sont quelques unes des questions auxquelles la diva romaine apporte les réponses attendues en musique par son chant rayonnant, articulé, ciselé. La ville fondée par Pierre le Grand, créée de toutes pièces sur les marais affiche une influence explicitement occidentale et néoclassique… Soit 11 premières mondiales en provenance de « Saint Petersburg », – perles méconnues des archives du Mariinsky-, composées par 5 compositeurs dont les trois pionniers Dall'Oglio, Araia, surtout **Raupach**, puis

Manfredini, aux côtés du plus célèbre Cimarosa saisissent par leur tempérament et leur engagement dramatique …:

Programme :
1. F. D. Araia (1709-1770 : La forza del amore e dell' odio – 'Vado a morir'
2. H. Raupach (1728-1778 : Altsesta – 'Razverzi pyos gortani, laja'
3. H. Raupach : Altsesta – 'Idu na smert'
4. H. Raupach : Siroe, re di Persia – 'O placido il mare'
5. D. Dall'Oglio (1699-1764), L. Madonis (1690-1767 prologue de La clemenza di tito (Hasse) – 'De' miei figli'
6. V. Manfredini (1737-1799) : – 'Fra lacci tu mi credi'
7. F. D. Araia : Seleuco – 'Pastore che a notte ombrosa'
8. H. Raupach : Altsesta – 'Marcia'
9. V. Manfredini : Carlo Magno – 'Non turbar que' vaghi rai'
10. D. Cimarosa (1749-1801 La vergine del sole – 'Agitata in tante pene'
11. V. Manfredini : Carlo Magno – 'A noi vivi, donna eccelsa'

Cecilia Bartoli à Saint-Petersbourg



Après les compositeurs dédiés aux castrats napolitains (Sacrificium) puis un excellent programme (Mission) ressuscitant un génie musical baroque, égal oublié de Handel, **Agostino Steffani**, Cecilia Bartoli s'intéresse à l'automne 2014, au goût européen de trois impératrices russes à l'époque des Lumières, soit au plein XVIIIème siècle.
Pour la première fois, Cecilia Bartoli dévoile quelques pépites de la musique baroque défendues par les Tsarines russes du XVIIIème : les impératrices Anna, Elizabeth et **Catherine la Grande**. Inspirées par l'Europe des Lumières, les souveraines ont favorisé plusieurs compositeurs italiens et germaniques, livrant pour la cour impériale de Saint-Petersbourg, plusieurs ouvrages oubliés. La diva y chante en italien mais aussi en russe une collection de pièces lyriques qu'elle a sélectionnées elle-même au sein des Archives de la Bibliothèque Mariinsky de Saint-Petersbourg. Plusieurs d'entre elles n'avaient plus guère été relues depuis 200 ans. Dans « Saint-Petersburg », nouveau programme d'inédits, la mezzo romaine est accompagnée par l'ensemble sur instruments anciens I Barrochisti, dirigé par Diego Fasolis, ses partenaires familiers déjà présents dans son précédent album, Mission, révélant langueur et passion d'Agostino Steffani.

En concert les 1er et 7 novembre 2014 au Théâtre des Champs-Elysées à Paris.

Tentez de gagner un exemplaire du nouvel album de Cécilia Bartoli : Saint-Pétersbourg.

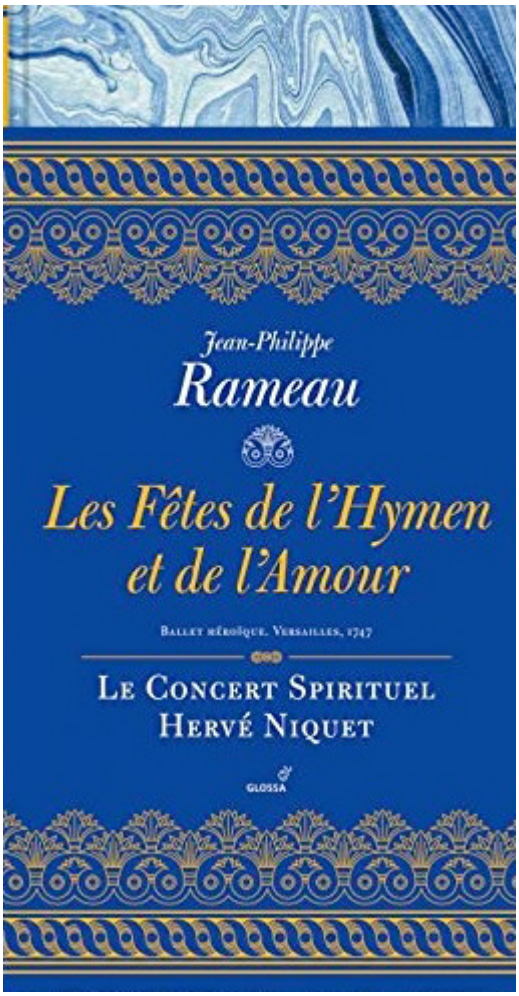
Prochaine critique complète de l'album cd Saint-Petersbourg de Cécilia Bartoli à venir dans le mag cd dvd livres de




CECILIA BARTOLI • ST PETERSBURG
I BAROCCHISTI • DIEGO FASOLIS

CD. Rameau : Les fêtes de l’Hymen et de l’Amour (Niquet, février 2014, 2 cd Glossa).

CD. Rameau : Les fêtes de l'Hymen et de l'Amour (Niquet, février 2014, 2 cd Glossa). A l'époque où La Pompadour enchante et captive le coeur d'un Louis XV dépressif, grâce à ses divertissements toujours renouvelés, **Rameau et son librettiste favori Cahuzac imaginent de nouvelles formes lyrique et théâtrales.** Quoiqu'on en dise, les deux compères forment l'un des duos créateurs les plus inventifs de l'heure, ce plein milieu XVIIIè, encore rocaille et rococo qui pourtant par sa nostalgie et ses aspirations à l'harmonie arcadienne préfigure déjà en bien des points, l'idéal pacificateur et lumineux des Lumières. Au contact de Cahuzac, Rameau échafaude un théâtre musical délirant, poétique, polymorphe dont la subtilité et l'élégance viscérales composent l'an basique d'un âge d'or de l'art français. L'Europe est alors française et l'art de vivre, éminament versaillais. De toute évidence, Rameau est alors le champion de la mode et son théâtre, le miroir de l'excellence hexagonale.



Hervé Niquet s'engage dans cette constellation de disciplines complémentaires (chant, théâtre, ballets) avec un réel sens dramatique, imposant surtout un superbe allant orchestral (suractivité et sonorité somptueuse des cordes), ce qui rappelle combien chez Rameau c'est bien la musique qui domine l'action : en particulier dans les épisodes spectaculaires comme le gonflement du Nil (puis le tonnerre dans la seconde Entrée » Canope «). Le plateau vocal, peu articulé, parfois inintelligible (un comble après le modèle déjà ancien du standard façonné par le pionnier William Christie, décidément inégalé dans ce répertoire) reste en deçà de la direction

musicale avec des voix étroites, parfois usées dans des aigus mal couverts et tirés, surtout un choeur dont la pâte manque singulièrement de rondeur comme d'élégance : prise de son défectueuse probablement, le choeur paraît constamment tiraillé, combiné sans réelle fusion à l'action – un contresens si l'on songe au souci de fusion défendu par Cahuzac. Désolé pour les interprètes de la génération nouvelle, mais le modèle des Arts Florissants demeure de facto inatteignable chez Rameau : la délicatesse prosodique des récitatifs moulés dans la souple étoffe des airs souffre ici d'une approche inaboutie : le sens du verbe échappe à la majorité des solistes.
Non obstant ces réserves, le flux souple et nerveux, d'un indiscutable raffinement canalisé par le chef reste l'argument majeur de ce live enregistré à l'Opéra royal de Versailles en février 2014 dont les ors et bleus textiles sont postérieurs à Jean-Philippe Rameau (lequel créa son ballet au Manège des Ecuries en 1747, à l'occasion du second mariage du Dauphin).

Rameau – Cahuzac : le duo détonant

Dans sa formulation flamboyante, la partition est un chef d'oeuvre de finesse chorégraphique, le chant plutôt italien s'y mêle étroitement aux divertissements dansés et chantés par le choeur (si essentiel ici), le spectaculaire et le merveilleux (thèmes chers à Cahuzac) permettant l'accomplissement du dessein esthétique de Rameau. Les deux hommes se sont rencontrés (et compris immédiatement) dès 1744 : Rameau l'aîné, a déjà composé des oeuvres majeures imposant son génie à la Cour et à la ville : *Hippolyte et Aricie (1733), Les Indes Gamantes (1735),Castor et Pollux (1737, plus tard révisé en 1754), Les Fêtes d'Hébé et Dardanus en 1739*.
Né à Montauban, Cahuzac participe à l'encyclopédie (qui est fermée alors à Rameau, à la faveur de son ennemi jaloux Rousseau)… Le librettiste plus jeune que Rameau, est franc-maçon et introduit dans le théâtre ramélien d'évidentes références au rituel maçonnique. L'Egypte, temple du savoir

antique, y reste un délicieux prétexte pour un exotisme en rien réaliste, plutôt symbolique, permettant de s'engager dans la faille de la licence poétique : où règne le sommet dramatique de l'ensemble le fameux » débordement » du Nil de l'entrée Canope, scène 5 : Rameau y retrouve la liberté et l'ampleur spatiale atteintes dans ses Grands Motets de jeunesse).

Malgré la disparité apparente des 3 entrées, Rameau y déploie un continuum musical et lyrique d'une incontestable unité organique (suite de symphonies remarquablement inspirées, premier ballet d'Osiris) où brillent la fantaisie mélodique, l'originalité des enchaînements harmoniques, l'intelligence des airs italiens et français, mais aussi les ensembles plus ambitieux (le sextuor d'Aruéris, format unique dans le catalogue général), comme l'inventivité formelle remarquablement cultivée par Cahuzac (jeu des danseurs minutieusement décrit dans les « ballets figurés » dont la précision narrative et la belle danse ainsi privilégiée, influenceront Noverre lui-même pour son ballet d'action à venir, intégration très subtile des choeurs – mobiles et acteurs-, et des danses dans l'action proprement dite). Ici, le geste inspiré du maestro éclaire un triptyque marqué par l'opposition fugace de l'Amour et de l'Hymen : les débuts sont apparemment emportés par un souffle dramatique de nature dionysiaque que l'organisation et la tendresse des danses et de la seule musique conduisent vers l'apaisement final : de l'amour libre et souverain à l'hymen rassérénante l'action de chaque entrée sait cultiver contrastes et variétés des situations.
Des 3 Entrées enchaînées, c'est Canope puis Aruéris qui se distinguent par leur cohérence. **Canope** bénéficiant de facto des deux solistes les plus sûrs, à la claire diction sans appui ni effets (vibrato incontrôlé chez d'autres) des deux chanteurs **Mathias Vidal** (Agéris) et **Tassis Christoyannis** (Canope). Le dernier Rigaudon emporte l'adhésion par sa fluidité et son entrain orchestraux.

Aruéris ou Les Isies laisse au timbre angélique de **Chantal Santon** (Orie, qui succède ici à la légendaire Marie Fell, muse et maîtresse finalement inaccessible du pauvre Cahuzac…)) l'occasion de déployer sans forcer ses attraits : noblesse, tendresse, clarté du timbre emperlé d'une amoureuse souveraine, convertie aux plaisirs et délices de l'amour conjugué aux Arts : coloratoure enivrée de son air d'extase : « Enchantez l'amant que j'adore… ». Emboîtant le pas au légendaire Jélyotte (interprète fétiche de Rameau), Mathias Vidal (Aruéris) y campe un dieu des Arts, ardent, palpitant, lui aussi d'une sobre diction mesurée : ses fêtes à Isis, Isies, réalisent l'union convoitée depuis l'origine du cycle, de l'amour et de l'hymen. De sorte que l'ultime entrée exprime les béatitudes que promet Amour quand il est l'allié de l'Hymen : un clair message favorisant / célébrant l'union de La Pompadour et de Louis.

Résumons nous : saluons le geste hautement dramatique et souple d'Hervé Niquet même s'il y manque cette élégance nostalgique indicible que sait y déployer toujours l'indiscutable William Christie : l'orchestre s'impose par son opulence colorée, sa précision contrastée, ses accents dynamiques (parfois rien que démonstratifs : final des Isies). Le plateau vocal déçoit globalement à trois exceptions près. Quoiqu'il en soit, saluons le choix d'enregistrer pour le 250ème anniversaire de Rameau, une oeuvre délicieuse, délicate, élégantissime qui synthétise le raffinement suprême de la Cour française au milieu du XVIIIème. C'est tout le génie de Rameau qui s'affirme encore et qui y gagne un surcroît d'évidence. La science s'y marie avec la justesse et la sincérité. Quel autre auteur alors est-il capable d'une telle gageure ?



Rameau : Les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, 1747. Ballet héroïque créé pour le second mariage du Dauphin au Théâtre du Manège à Versailles. Le Concert Spirituel. Hervé Niquet, direction. Enregistré en février 2014 à l'Opéra royal de Versailles. 2 cd Glossa. L'éditeur réunit aux 2 galettes, quatre contributions scientifiques d'autant plus méritantes qu'elles soulignent le génie de Rameau, qui avec Cahuzac, sait dans le cas de la partition de 1747, renouveler le genre lyrique à la Cour de Louis XV. L'année des 250 ans de la mort de Rameau ne pouvait compter meilleur apport sur l'art toujours méconnu du Dijonais. Par la valeur enfin révélée de l'ouvrage, le soin éditorial qui accompagne l'enregistrement, le titre est l'un des temps forts discographiques de l'année Rameau. Parution annoncée le 23 septembre 2014.

CD. Guillaume Connesson : Concerto pour violoncelle, Lucifer (Spinosi, 2013)



CD. Guillaume Connesson : Concerto pour violoncelle, Lucifer (Spinosi, 2013). Tonale comme Escaich ou Hersant, la musique du Français Guillaume Connesson (né en 1970) nous touche par sa fabuleuse activité dramatique que colore une véritable sensibilité orchestrale : sa rythmique trépidante (évidemment proche des répétitifs américains dont surtout Reich ou Glass), sa précision et son énergie engageant toutes les ressources de l'orchestre s'affirment en particulier ici, dans deux œuvres à l'instrumentation choisie et changeante, surtout immédiatement accessibles, affirmant une narration et une imagination proche de l'opéra : son Concerto pour violoncelle et surtout le ballet Lucifer qui allie une ivresse lyrique éperdue à un sentiment de désespérance maudite (certainement liée à la figure descendante de l'archange déchu, porteur de lumière, finalement voué aux ténèbres). La richesse de l'écriture exprime cette tragédie intime qui surgit malgré l'élan des danses explicites, le mouvement souvent irrépressible des épisodes mis en musique… Le quadra offre dans ce nouvel album édité par Deutsche Grammophon, une fabuleuse traversée orchestrale que de plus récentes inflexions nuancent quelque peu : son goût de la voix et de l'opéra récent (inéluctable aboutissement), une nouvelle ivresse plus introspective (cantate Athanor de 2003), affinent encore un parcours musical des plus convaincants.



Composé en 2008, sur une proposition du soliste **Jérôme Pernoo** (créateur de la partition à Paris), **le Concerto pour violoncelle et orchestre** est une sorte de théâtre instrumental où l'instrument brille comme une véritable « voix humaine ». Toujours fougueux, le chef Spinosi comprend les reliefs d'une écriture très dramatique, soucieuse aussi de couleurs et d'équilibre entre soliste et ensemble. En formation chambriste (format Mozart enrichi de percus), les instrumentistes déploient un tapis clair et transparent sur lequel le violoncelle affirme son tempérament lyrique et virtuose. Toujours inspiré par des images fortes, Connesson avoue avoir été frappé pour le début de son Concerto (premier mouvement « Granitique »), par le spectacle grandiose et minéral des blocs de glaces de l'Antarctique, montagnes posées sur le bleu de la mer… A la force de l'image primitive répond une musique toute en contrastes calibrés. Entre tension d'abord, puis détente et lumière, la partition se déroule en 5 mouvements enchainés dont la diversité formelle et les moyens techniques requis, ont été résolus par le violoncelliste créateur. Un échange productif entre Pernoo et Connesson dont profitent indiscutablement l'efficacité de l'œuvre, sa densité structurelle, son unité.

Contrastant avec l'âpreté des deux premiers épisodes (granitique et vif), le scherzo liquide prépare à la séquence « paradisiaque » qui évoque le jardin des Hespérides, sorte de passé perdu, temps miraculeux, celui de l'enfance quand paraît l'orgue de verre… une immersion très réussie qui séduit immédiatement par son caractère vaporeux, suspendu, instrumentalement serti de trouvailles en combinaisons et assemblages de timbres très raffinés, immédiatement / efficacement évocatoires (bruits, murmures, seconds chants manifestant l'activité permanente de l'orchestre, écho compatissant à la plainte du violoncelle). Le soliste réalise

la transe finale où explosent les tensions contenues, mouvement de libération qui s'élève progressivement vers la lumière.

Le ballet Lucifer : la chute de l'archange

Créé à Pau le 24 juin 2011 par le Ballet de Biarritz et l'Orchestre de Pau Pays de Béarn, le ballet Lucifer met en musique le propre livret du compositeur avec toutes les ressources d'un orchestre symphonique auquel Connesson ajoute un synthétiseur. C'est un traitement libre et personnel de la figure luciférienne que le compositeur enrichit encore en y joignant celles de Prométhée et du Graal. Prométhéen, Lucifer dans l'Antiquité est le porteur de lumière, sa satanisation est plus tardive. Dévoré par le désir de puissance, il sait renoncer à l'amour et règne ainsi sur les enfers. L'oeuvre, fresque symphonique en 7 mouvements, récapitule les avatars de Lucifer causés par sa rencontre malheureuse avec l'humanité : par son amour impossible et interdit, il chute, devient fou, renonce à l'amour, s'abandonne à sa nature satanique et ténébreuse. Le ballet récapitule cette descente infernale. La partition dévoile le tempérament narratif et souvent poétique d'un Connesson coloriste, qui sur les traces de Roussel entre autres, est capable de motricité rythmique, d'une orchestration fouillée, en quête de jaillissement permanent.

Au début (premier épisode, le couronnement), Lucifer, superbe archange, est le souverain adoré, objet de toutes les attentions : il sera bientôt ceint de la couronne d'émeraude mais agité, pense à tout ce qu'il ne connaît pas en dehors des nuées… suractivité, allégresse dyonisiaque, l'orchestre révèle la vraie nature de Lucifer, son indomptable curiosité, sa volonté non maîtrisée, son désir irréfléchi, et fatal. Suit tel un scherzo fantastique, la descente de Lucifer parmi les

hommes (le voyage) où l'orchestre exprime le manteau immatériel et mouvant qui porte l'Archange merveilleux et lumineux… Avec l'épisode qui suit, et qui forme le centre du ballet, La Rencontre, Connesson atteint son meilleur, dévoilant une subtilité instrumentale irrésistible, témoignant de la nature humaine voire lascive du Lucifer envoûté par la plus belle femme terrestre : attraction, séduction, fusion charnelle et sensuelle de plus en plus explicite : le héros ne peut s'empêcher de succomber au désir que suscite la Femme sirène.

Plus dramatiques, le Procès du Lucifer séditieux, et surtout sa Chute sont de brefs tableaux expressionnistes tout autant saisissants. Lucifer est exilé dans l'Ailleurs dont l'évocation rejoint le long développement de la Rencontre (plus de 8mn), et exprime toutes les contradictions qui font pourtant l'identité profonde de Lucifer. Lande dénudée, l'espace lui renvoie sa solitude et son impuissance, son éternelle faute : la colère et la folie, la haine l'emportent alors, et dans une bacchanale grotesque, l'Archange déchu engendre son propre peuple de monstres qui l'acclame comme un nouveau souverain. Intérieure, mystérieuse, plus finement psychologique, l'écriture parvient à peindre la transformation maudite du porteur définitivement abîmé dans les ténèbres. Efficace, nuancée, la partition emporte par son énergie scintillante. Très belle révélation. Lucifer est de loin l'une des meilleures partitions de Guillaume Connesson. Logiquement CLIC de classiquenews de septembre 2014.

agenda, concert



Jérôme Pernoo joue le Concerto pour violoncelle de Guillaume Connesson, **le 18 septembre 2014 au Festival Les vacances de Monsieur Haydn (10ème édition, concert d'ouverture), La Roche Posay, Gymnase, 21h).**

Compte rendu, récital de piano. Toulouse. Cloître des Jacobins, le 3 septembre 2014. Wolfgang-Amadeus Mozart (1753-1791) : Rondo en la mineur,KV 511 ; Claude Debussy (1862-1918) : Estampes ; Georgy Kurtag (né en 1926) : Impromptu – al ongarese ; Frantz Schubert (1797-1828) : Sonate n°21 en si bémol majeur, D 960 ; Menahem Pressler, piano.



Piano aux Jacobins pour son édition 2014 nous a proposé un concert d'ouverture placé sous le signe du prestige et de l'évidence. **Menahem Pressle**r est un pianiste qui ne se présente plus, musicien jusqu'à la plus infime fibre de son être et l'âge venu, nul ne sait comment cela est possible (90 ans), son allure en fait la

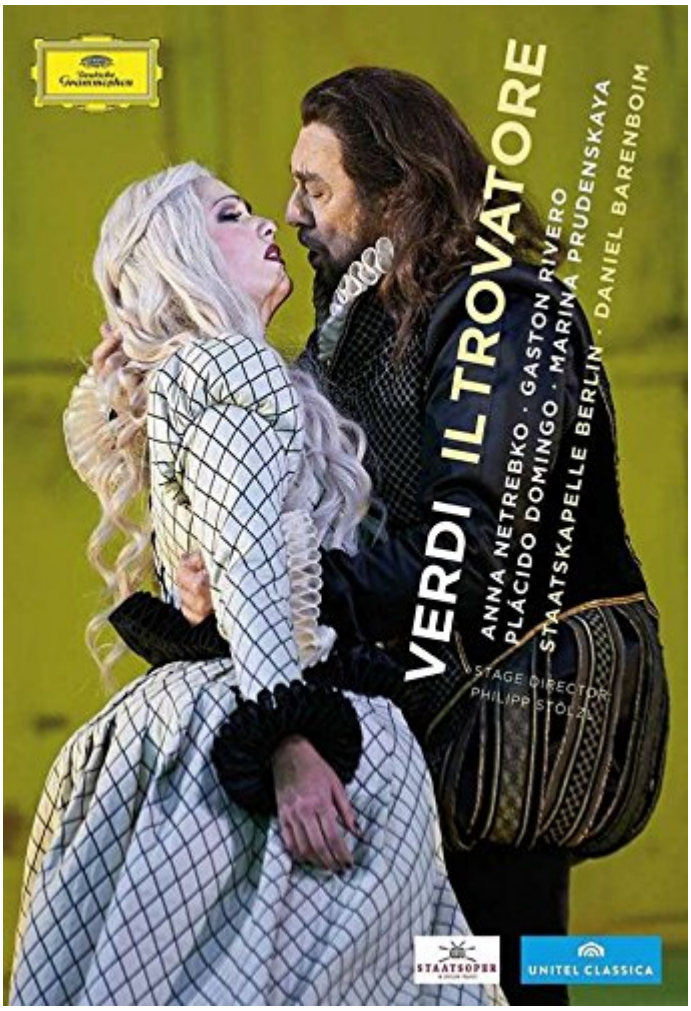
personnification de la bonté. Il est évident que son amour de la musique lui a conservé une jeunesse incroyable. Que cela dure encore et toujours est notre plus bel espoir. Jamais l'idée de l'âge n'est venue ternir une soirée placée sous le signe de la musicalité la plus délicate. Le petit homme une fois installé au piano, n'a quitté l'estrade qu'une fois les bravos éteints. En débutant avec ce si particulier « sourire de larmes » du Rondo en la mineur de Mozart, il nous a captivés, ravis, ensorcelés. Cette pièce est si originale,qu'une oreille distraite pourrait croire qu'elle est bien plus tardive, mélangeant larmes et sourires comme peu. L'inventivité des variations, la richesse des chromatismes,la fluidité des rythmes dépassent complètement la forme du gentil rondo galant, pour évoquer une fantaisie romantique. Cette véritable déclaration d'amour au bonheur enfui qui réchauffe un présent terne a magnifiquement été portée par Menahem Presler. Son Mozart est fraternel, proche et tout à la fois de haute vue, regards portés vers l'infini et l'éternité. La sonorité, les couleurs chaudes du piano relèvent d'une texture nuageuse évitant toute dureté, toute percussion, toute violence y compris dans les moments tendus.

Texture de nuages hors d'âge Des nuages à la ouate ferme afin que devenu tissus de rêves, ils se concrétisent. Comme cette impression lors de vol en avion qu'il est possible de courir sans dangers sur la mer de nuages… L'interprétation magistrale et évidente est proche de celle réalisée dans le dernier enregistrement de Menahem Pressler. La beauté du son, son effet physique, indescriptible, élargissant le propos. La manière dont il aborde les Estampes de Debussy est d'une grande originalité. Refusant toute couleur locale, toute acidité, il donne à Claude de France une chaleur dont il est trop souvent dépourvu. La verticalité des accords est amplifiée, le rythme est plus terrien, la musique de Debussy souvent jouée fine et froide est sous les doigts du pianiste prodigieusement humain, chaleureuse et consistante. Un Debussy qui en trois estampes acquiert une profondeur et une largeur

inhabituelle. Le choix de cette oeuvre avec son ultime Jardin sous la pluie et ses comptines nous indique combien ce grand musicien a su garder de belles qualités de l'enfance, secret de jouvence indiscutable. Le très court impromptu de Kurtag est directement enchainé à l'ultime Sonate de Schubert. Sous les doigts de cet elfe du piano, elle renoue avec un infini, un absolu qui laisse sans voix. La longue pratique de la musique de chambre, son amour pour Schubert dont il dit que sa musique « permet de savoir que la vie vaut la peine d'être vécue », donnent à Pressler l'évidence de son jeu. Cette Sonate devient une ballade infinie, un lied sans fin, un éternel recommencement plein de surprises. Les moyens en sont une multitude de nuances, des couleurs sans nombre, un rythme à la souplesse de félin et une mise en valeur des harmonies d'une rare gourmandise. Le piano instrument, s'oublie et devient la musique même. Des applaudissements incongrus à la fin du premier mouvement font sortir l'interprète du monde de beauté dans lequel plongé lui même il nous avait invité. Il lui (et nous) faudra un peu de temps pour y revenir, comme peut être interrompu un rêve si beau et fort par la douleur du réveil qui cisaille, mais qui repousse les yeux fermés plus fort et vigoureux après un instant. Ce Schubert ouvre des portes vers l'infini comme Mozart précédemment dans son Rondo. Le programme d'oeuvres tardives et de formes originales, message ultimes de compositeurs regardant vers l'avenir et mettant tout d'eux dans une partition, trouve en Menahem Presler, un interprète unique, … inoubliable. Trois bis généreusement offerts poursuivent sur les voies de nuages des rêves avec une interprétation de Clair de lune de Debussy fait de flocons laiteux, puis une Mazurka et un Nocturne de Chopin, tous deux sublimes de souplesse.
Les nombreux pianistes de l'édition 2014 de Piano aux Jacobins vont devoir se surpasser,jeune prometteurs comme artistes confirmés après une telle leçon de vie, d'art et de musique avec tant de modestie. Merci à Menahem Pressler d'avoir répondu à l'invitation de Piano aux Jacobins d'une si belle manière !

Toulouse. Cloître des Jacobins, le 3 septembre 2014. Wolfgang-Amadeus Mozart (1753-1791) : Rondo en la mineur,KV 511 ; Claude Debussy (1862-1918) : Estampes ; Georgy Kurtag (né en 1926) : Impromptu – al ongarese ; Frantz Schubert (1797-1828) : Sonate n°21 en si bémol majeur, D 960 ; Menahem Pressler, piano.

DVD. Verdi : Il Trovatore (Netrebko, Domingo, Barenboim, Berlin 2013)



DVD. Verdi : Il Trovatore (Netrebko, Domingo, Barenboim, Berlin 2013). Dans l'imaginaire du scénographe **Philippe Stölzl**, le Trouvère est un conte lunaire, basculant constamment entre cynisme barbare et délire fantastique. La première scène est digne d'une gravure gothique d'Hugo ou d'une eau forte de Callot : Ferrando (excellent Adrian Sâmpetrean) plante le décor où règne la malédiction de la sorcière effrayante brûlée vive sur le bûcher par le comte de Luna… une vision primitive qui inspire tout le spectacle qui suit, dont les tableaux jouant sur le blanc et le noir, détaillant d'effrayantes ombres graphiques sur les murs d'une boîte dont l'angle regarde vers la salle et les spectateurs, instaure ce climat si original, celui façonné par un Verdi subjugué par le jaillissement du surnaturel, de la malédiction, la figure troublante d'âmes éperdues (Leonora) qui ivres et portées par leur seul désir, demeurent continûment aveuglées par la passion qui les consume : la jeune femme dans une arène de silhouettes souvent grotesques et grimées jusqu'à la caricature, y paraît tel un lys pur, éclatant par son chant amoureux, juvénile, ardent, innocent. Ce qu'apporte **Anna Netrebko** relève du miraculeux : le jaillissement brut d'un amour immense qui la dépasse totalement, la possède jusqu'à l'extase : le chant est incandescent, âpre, d'une sincérité tendre irrésistible.

Le public berlinois lui réserve une ovation collective dès son

premier air. Légitimement. Tout le premier acte (Le Duel) est stupéfiant de justesse réaliste et expressionniste, saisissant même par ses ombres rouges aux murs défraichis. Un régal pour les yeux et aussi pour l'esprit exigeant : la direction d'acteur est précise et constamment efficace.

Trouvère berlinois, fantastique, effrayant : superlatif



Dans la fosse **Daniel Barenboim** des grands jours sculpte chaque effet ténébriste d'une partition qui frappe par sa modernité fantastique, rappelant qu'ici la vision de Verdi rejoint les grands noms du romantisme lugubre et cynique, surnaturel, cauchemardesque, et poétiquement délirant : Aloysius Bertrand, Villiers de l'Isle Adam, ETA Hoffmann. On s'étonne toujours que bon nombre continue d'affliger l'ouvrage verdien d'une faiblesse dramatique due à un livret soit disant faiblard : c'est tout l'inverse. Et la présente production nous montre a contrario des idées reçues et colportées par méconnaissance, la profonde cohérence d'une partition au découpage très subtil, aussi forte et glaçante que Macbeth, aussi prenante que Rigoletto, aussi échevelée et juste que La Traviata… Philipp Stölzl apporte aussi ce picaresque espagnol dans costumes et maquillages qui revisitent en outrant ses couleurs, Velasquez et les caravagesques ibériques, de Ribeira à Murillo. Si Leonora, incarnée par la sensuelle et embrasée Anna Netrebko, captive de bout en bout, le Luna, rongé par la jalousie et l'impuissance amoureuse trouve en **Placido Domingo**, un baryton ardent, habité par une psyché qui lui aussi le submerge : passionnant duo.



Par son code couleur vert froid, exprimant un cynisme fantastique de plus en plus présent au fur et à mesure de l'action, le théâtre de Philipp Stölzl rappelle évidemment l'immense Peter Mussbach (repéré dans son approche parisienne de La Norma au Châtelet) : le choeur des gitans y singe une foule aux accents apeurés, orgiaques avant que ne paraisse le chant halluciné d'Azucena (très honnête **Marina Prudenskaya**, de plus en plus touchante : c'est elle qui porte le germe de la vengeance finale ; elle est elle aussi, comme Leonora, une poupée fardée, usée, transfigurée par la passion qui la porte et la consume : si Leonora est dévorée par l'amour pour Manrico le trouvère, Azucena est portée, aspirée par l'effroi du sacrifice primordial : l'assassinat de son propre fils (le véritable) par les flammes. Le Manrico de **Gaston Rivero** sans partager la brulure de ses partenaires défend haut la figure du Trouvère. Jamais production n'a à ce point mieux exprimer l'essence hallucinée et lunaire de l'opéra verdien : c'est essentiellement un théâtre de la brûlure, des âmes embrasées, où pèse dès l'origine, l'image effrayante flamboyante du bûcher initial. Une éblouissante réussite qui passe surtout par la cohérence du dispositif visuel. Chef et solistes sont au diapason de cette lecture colorée, expressionniste, remarquablement convaincante. Voilà qui renvoie à la marche inférieure la plus récente production du Trouvère avec le duo Netrebko et Domingo, présentée cet été au Festival de Salzbourg… La galerie de peintures qui s'y impose paraît en comparaison fatalement anecdotique tant ici, la création visuelle, le théâtre des ombres découpées sur les murs du cube nourrissent le feu de l'action. **Un must et donc un CLIC de classiquenews.com.**

Verdi : Il Trovatore. Anna Netrebko (Leonora), Placido Domingo (Placido Domingo), Azucena (Marina Prudenskaya), Manrico le

Trouvère (Gaston Rivero, Adrian Sâmpetrean (Ferrando)… Staatskapelle Berlin. Daniel Barenboim, direction. Philipp Stölzl, mise en scène. **1 dvd Deutsche Grammophon**. Enregistré à Berlin au Staatsoper Unter den Linden de Berlin, im Schiller Teater, en décembre 2013.

TELE. En octobre 2014, Mezzo diffuse l'Elvira candide, juvénile d'Anna Netrebko (Metropolitan Opera 2006-2007) : **I Puritani avec Anna Netrebko au Met 2007 sur Mezzo Live HD : 6 > 24 octobre 2014.**

mezzo

Toulouse. Palmarès de la 50e édition du Concours

international de chant



Toulouse. Palmarès de la 50e édition du Concours international de chant. La finale du 50ème Concours international de Chant de la Ville de Toulouse s'est déroulée le samedi 6 septembre 2014 à 20h au Théâtre du Capitole. Six candidats, parmi les douze finalistes accompagnés par l'Orchestre national du Capitole sous la direction de David Syrus, ont été primés par le jury présidé par Teresa Berganza. Le ténor sud coréen Junghoon Kim s'est particulièrement distingué, remportant et le premier prix et le prix du public. En voici le palmarès 2014 :

Premier grand prix

Voix de femme : Marion LEBEGUE mezzo-soprano France née en 1984
Voix d'homme (à l'unanimité) : Junghoon KIM ténor Corée du Sud née en 1988 *Dotés d'un vase de Sèvres offert par M. le Président de la République et 6500 € offerts par la Ville de Toulouse.*

Deuxième grand prix

Voix de femme : Hila FAHIMA soprano Israël née en 1987
Voix d'homme : Petr NEKORANEC ténor République Tchèque né en 1992

Dotés d'une coupe offerte par la Ville de Toulouse et de 3200 € offerts par le Conseil Général de la Haute- Garonne.

Troisième prix

Voix de femme : Angélique BOUDEVILLE soprano France née en 1987 Voix d'homme : Yu SHAO ténor Chine née en 1986

Dotés d'une médaille offerte par la Ville de Toulouse et de 1000 € offerts par le Centre Français de Promotion Lyrique.

Prix du public

Junghoon KIM ténor Corée du Sud née en 1988
A l'issue de la finale, le public est invité à se prononcer par vote pour l'attribution d'un « Prix du public ». Ce prix est doté d'un diplôme honorifique du concours.



Illustration : les finalistes du 50ème Concours de chant de Toulouse © P. Nin 2014

Compte rendu, festival. 36e Festival de Sablé-sur-Sarthe, du 26 au 30 août 2014. Memento Mori : « Souviens-toi que tu mourras »



Sablé sur Sarthe, 36e édition du Festival de Sablé, par notre envoyé spécial Charlie Mivielle. Alice Orange nous propose un voyage plus spectaculaire que morbide dans la mort baroque. Alors omniprésente, inévitable et protéiforme, la mort est mise en scène et le spectacle se l'approprie. Au sein d'une époque pieuse, la mort se voit plus facilement comme glorieuse, dans le rapprochement à Dieu et l'éloignement du pêché ; ainsi ces grandes processions pour accompagner les Grands et cet héroïsme de Castor et Pollux dans la tragédie de Rameau. Ou comment une époque moins éclairée scientifiquement que la nôtre a su conjurer ses peurs en faisant de la mort un éminent objet de création. Pendant la durée du Festival, le Château de Sablé-sur-Sarthe se met au diapason de cette thématique. L'aile de la BNF qu'il abrite s'ouvre exceptionnellement au public pour un panorama de la mise en scène de la mort, ponctué par de précieux manuscrits – originaux et premières éditions – de Lambert, Couperin, Marais et Rameau notamment. Des Leçons de ténèbres des premiers aux enfers de Castor et Pollux, le mélomane averti peut observer

les annotations des compositeurs et la manière de l'époque d'écrire notes et nuances, … autant de témoignages aussi précieux que rarement mis à la disposition du grand public.



Pour le concert d'ouverture, Amarillis présente des extraits d'opéras de Rameau multipliant les allusions à la mort, du sacrifice par amour à l'évocation des enfers. Le programme va de Castor et Pollux à Dardanus et des Fêtes de l'Hymen et de l'Amour à Zaïs, alternant airs, duos et suites orchestrales choisies avec bonheur pour réaliser aussi bien l'articulation entre les œuvres que l'illustration des affects extrêmes ; les introductions orchestrales de Rameau ont un impact dramatique digne des récitatifs mozartiens.

L'ensemble, dirigé par Héloïse Gaillard et Violaine Cochard, s'est entouré de deux chanteurs habitués du baroque français, le haute-contre Mathias Vidal et la soprano Maïlys de Villoutreys. Ensemble, ils retracent les émois des personnages de Rameau amoureux, jusqu'au désespoir et jusqu'à braver la mort. Bien sûr l'amour fraternel et les rivalités féminines de Castor et Pollux sont la source idéale du programme, et les plus belles pages de l'œuvre – Séjour de l'éternelle paix, Tristes apprêts – autant d'occasions de faire briller les solistes.

Fins connaisseurs de ce répertoire, les chanteurs en ont pourtant une approche très différente. Si l'on retrouve chez chacun la justesse d'intonation et le soin de l'articulation indispensables, Mathias Vidal impressionne le premier par une projection impeccable, un chant totalement incarné. Le public ne s'y trompe pas et lui réserve un triomphe mérité après « Règne Amour », l'explosion de joie de Pygmalion devant l'issue favorable de son amour peu conventionnel. Plus discrète et moins sonore, Maïlys de Villoutreys apporte un soin extrême à son chant, ornementant généreusement et sans

jamais faillir. La voix, d'essence légère, fait des merveilles dans les airs de Dardanus « Quand l'Aquilon fougueux, Volez, plaisirs, volez, Amour » et les duos mettent en valeur les qualités de chacun avec un souci permanent d'équilibre.

Mais c'est avant tout la qualité de l'accompagnement qui transporte le public dans l'univers de Rameau. Les couleurs et l'expressivité du Hautbois d'Héloïse Gaillard introduisent idéalement la soirée. Chaque pièce trouve son humeur dessinée par un instrument ; hautbois, flûte de voix ou bien sûr basson, sans lequel Rameau ne serait pas Rameau, et sur lequel Augustin Humeau nous offre une véritable démonstration. Aussi virtuose que juste, l'ensemble délivre des danses et tambourins qui font regretter au public d'être assis : l'Entrée des sauvages tirée des Indes Galantes, donnée en rappel, prolonge son enthousiasme, visiblement partagé par tous les musiciens.



La deuxième journée du festival est consacrée au 17ème siècle, cette époque de révolutions musicales parties de l'Italie du nord pour conquérir l'Europe. Cette plongée dans le seicento est l'occasion de prolonger une thématique pluriannuelle du festival : redécouvrir la musique portugaise. Du motet plus classique à la chanson populaire mise au goût de l'église, les œuvres présentées au Prytanée de La Flèche sont d'une qualité inégale.

Heureusement les petits motets de Pedro da Esperança présentés en milieu de programme sont d'une grande beauté : ils permettent de mettre en valeur de très bons instrumentistes, notamment le jeune Hélder Rodrigues, jamais pris en défaut à la sacqueboute (trombone Renaissance).

Le Coro Gulbenkian offre une belle unité et se montre capable de belles nuances mais les villancicos présentés en fin de programme éprouvant les solistes mettent en valeur la

faiblesse individuelles des chanteurs de manière trop évidente.



L'équipe de l'opéra vénitien Elena poursuit ensuite sa tournée avec quelques modifications autour du chef argentin Leonardo García-Alarcón. Elena, opéra du grand Cavalli, a été recréée en 2013 au Festival d'Aix-en-Provence. Après quelques arrêts, Sablé accueille la tournée et introduit le concert avec une conférence présentant Cavalli et l'opéra vénitien aux festivaliers. L'opéra dit commercial – accès sur paiement d'un ticket – est apparu à Venise, la saison du carnaval brassant d'importantes foules curieuses des arts de la scène. Orchestration, mélodies, sujets, tout est régi par la nécessité du succès : on joue presque tous les soirs pendant les 6 semaines de la saison (du 26 décembre au mardi gras), et il n'est pas rare que le librettiste et le compositeur soient parties prenantes de la production, Cavalli par exemple assurant la majorité des représentations de ses opéras au clavecin. Après la mort de Monteverdi en 1643, Cavalli devient le plus célèbre compositeur de son époque, et ses œuvres seront régulièrement reprises en Italie et en Europe. A l'occasion du mariage de Louis XIV, la cour de France l'accueillera deux ans de 1660 à 1662, dans des conditions un peu difficiles ; pas de théâtre adapté à sa musique, œuvres entrecoupées de ballets souvent composés par Lully : la fidélité au travail du compositeur est une préoccupation mineure du Grand Siècle. Fatigué par cette expérience et vieilli, Cavalli composera beaucoup moins après son retour mais se lancera dans la conservation de son œuvre avec l'appui du mécène Marco Contarini. Après 40 ans de travail musicologique autour de cette source notamment, les œuvres de Cavalli refont leur apparition sur nos scènes depuis un peu moins de dix ans.

Elena a une couleur particulière qui peut surprendre ceux qui

n’ont encore entendu que La Didone et La Callisto, les deux œuvres les plus jouées depuis cette renaissance. L’œuvre est d’essence comique, et la langue du livret, souvent triviale, n’atteint pas les sommets de poésie auxquels le public initié peut être habitué. Il est heureux dans ces conditions que la version de concert prévue ait été rehaussée d’une mise en espace à laquelle les chanteurs se sont prêtés avec entrain ; la scène du Theatre de Sablé leur permet d’évoluer tout autour des musiciens, dans des conditions finalement proches de celles du Seicento, pendant lequel l’orchestre n’était jamais placé en fosse. Les poses et les gestes sont simples, mais éclairent le spectateur sur une intrigue furieusement alambiquée, que le chef prend un malin plaisir à expliquer à un public amusé en ouverture de concert.

Les voix ne sont pas toutes idoines et certains chanteurs présentent une technique trop faible et une absence de compréhension du chant italien au 17e siècle. Le plateau masculin est dominé par un Emiliano Gonzalez-Toro en grande forme, aussi sur de son chant que de son jeu ; aucune difficulté de la partition ne semble le gêner et il présente une santé vocale à toute épreuve, toujours au service de la bouffonnerie réjouissante de son personnage. Le couple d’amoureux est incarné par la soprano Giulia Semenzato (Elena) et le contre-ténor Kangmin Justin Kim (Ménélas). Plus en verve que sa partenaire, celui que le grand public a découvert sous les traits de Kimchilia Bartoli (voir son indispensable imitation de la grande Cecilia) livre un chant timbré et très égal sur toute la tessiture, sa partenaire peinant beaucoup plus à imposer son personnage. Christopher Lowrey, autre contre-ténor de la distribution, soigne sa ligne et ornemente le chant avec une science faisant penser qu’il a sans doute déjà fréquenté ce répertoire. Mais le chant le plus éminemment cavallien émane ce soir de Gaia Petrone, dont le timbre sombre et l’égalité de la voix saisissent le spectateur dès ses premières notes. La grande souplesse de sa voix est mise au service de la tension dramatique, renforcée à chacune de ses

apparitions.

Au milieu de l'action, les musiciens de la Cappella Mediterranea déploient les couleurs de la partition avec soin ; le continuo (théorbes/guitares, clavecin, orgue, basses de viole et contrebasse) est admirablement emmené par Leonardo García-Alarcón au clavecin et à l'orgue, malgré des théorbes inaudibles, et les flûtes complètent un univers sonore riche, dont on aurait apprécié un sens plus aigu des dynamiques.

Les musiciens comme les chanteurs font preuve d'un engagement total au service du grand vénitien, dont de nombreuses recréations sont à espérer pour les saisons à venir.



Jeudi 28 août, nous revenons vers une évocation plus directe de la mort dans ce qu'elle a de plus baroque, avec un programme Purcell comprenant, notamment, la Musique pour les Funérailles de la Reine Mary. Là non plus rien de bien funèbre dans cette musique qui célèbre avant tout la vie d'une souveraine très appréciée du compositeur. Le programme, complété par l'Ode pour l'Anniversaire de la Reine Mary(1694) et de l'Ode à Sainte-Cécile, est avant tout un moyen de mettre en valeur les qualités du Concert Spirituel. A sa tête, Hervé Niquet emmène un ensemble d'excellents musiciens pour transmettre au public sa grande énergie.

Avant même d'avoir l'occasion de briller individuellement dans une Ode à Sainte-Cécile qui se veut avant tout à la gloire des musiciens, les membres du Concert Spirituel délivrent une performance sans faille ; ils portent la réussite de la soirée sur leurs épaules. Le chœur, en effectif réduit, parvient cependant à rendre justice à la partition, chacun des 13 chanteurs présents ayant des qualités de soliste évidentes.

Compte rendu, festival. 36e Festival de Sablé-sur-Sarthe, du 26 au 30 août 2014. Memento Mori : « Souviens-toi que tu

mourras ». Par notre envoyé spécial **Charlie Mivielle**.

Ambronay (01), 35 ème Festival. 12 septembre – 5 octobre 2014. « Célébrations »…



Ambronay (01), 35 ème Festival. 12 septembre – 5 octobre 2014. « **Célébrations** »… Haut-lieu d'hexagone et même d'Europe, Ambronay célèbre tous les ans à la fin de l'été le Baroque dans tous ses états. On en est à la 35e, et si on a changé de Directeur l'hiver dernier, l'esprit du Fondateur (toujours présent dans le rôle de l'inspirateur) demeure pour les choix ambitieux des concerts, de l'Académie Européenne, des Résidences, des Recherches, des Éditions, du Patrimoine architectural, du Chapiteau, de la dispersion en lieux régionaux…. **Ancien, Nouveau, thématiques …** 35ème, et 1ère « sans » le fondateur, puisque Daniel Bizeray succède à Alain Brunet… L'esprit ne

change évidemment pas. D'ailleurs l'Ancien conserve en la Demeure plusieurs responsabilités, notamment dans le domaine qui lui est particulièrement cher, et qui fut en son métier initial d'enseignant, la formation des jeunes « Académiciens d'Ambronay ». Mais le Nouveau – qui a travaillé « sur le terrain » des institutions culturelles – direction artistique à Saint-Etienne, Royaumont, Rouen – est bien « aux affaires » (comme disait un Militaire illustre devenu Politique), en commençant par la définition et la description des objectifs pour cette 35e édition. Ambronay, devenu au fil des ans et décennies, un vaste théâtre où, comme chez tout Baroqueux qui se respecte, « la vie » où l'on «songe » aussi « l'action », continue à décliner ses quatre semaines de 2014 « autour d'un thème – « Célébrations » – en quatre chapitres : anniversaires de compositeurs, grand répertoire sacré, expériences musicales inédites, ensembles émergents européens -.

Un enfant et son Ange Gardien

« Que la fête commence ! », conclut le prière d'insérer qui cite ainsi une Ode (du 7e Art) aux menus et larges plaisirs qu'on sut se donner dans la France du Régent… Et tâchons de suivre en chronologie ces quatre semaines (aux temps forts en fins de semaine), leurs « 30 concerts en lieux différents, grâce à près de 1500 artistes ». Et justement, le 1er week-end s'ouvre dans la présence enthousiaste et passionnée de Leonardo Garcia Alarcon, qui dans un entretien du printemps (avec Emmanuelle Giuliani, dans La Croix) se dit « enfant d'Ambronay », au sens le plus filial vis-à-vis d'Alain Brunet, « mon ange gardien, l'une des plus rencontres de la vie » pour ce jeune Argentin dont le Patron détecta aussitôt les dons immenses de chef, d'interprète et de chercheur. L.Garcia Alarcon fait donc l'Ouverture du Festival, entraînant ses solistes (Mariana Flores, Fr.Aspromonte, R.Pé, E.Gonzalez-Toro, M.Bellotto) et les membres de sa Cappella Mediterranea dans une nouvelle aventure : après la redécouverte du sublime Falvetti (Il diluvio universale), on puise aux racines de la

musique baroque sicilienne, via les « mystérieuses archives de la cathédrale de Malte ». A côté de madrigaux des célèbres Gesualdo, d'India et A.Scarlatti, des nouveaux du Temps Retrouvé par Alarcon : Michele Mascitti, Cataldo Amodei.

La Peste

Puis, parlons (d')anniversaires… Ceux de mort ont du sombre, en face des clarteux de naissance. Ainsi, il y a un quart de millénaire (250 ans, si vous préférez), Jean-Philippe Rameau s'en alla rejoindre la mécanique céleste et l'harmonie des sphères dont avait génialement parlé sa musique. Pour célébrer sous le ciel septembrien d'Ambronay, voici les pièces de clavecin en concert, accompagnées des Quatuors Français par lesquels l'Allemand prolifique Telemann rendait hommage à J.P.R. Ce sont les Ombres (non Errantes), créées il y a 8 ans par Sylvain Sartre et Margaux Blanchard, qui portent ce programme : un jeune ensemble de la 4e Génération des Baroqueux (si nous comptons juste), mis en avant par Ambronay dès 2010 et qui a enregistré sous ce label Couperin et ses Nations. De l'autre côté du « génie françois », M.A.Charpentier offre les fastes de sa Victoire de Milan ; cependant pour une fois cela n'aura pas été obtenu par les armes, mais par le courage d'un collectif contre la mort épidémique, animé à Milan (1576) par Charles Borromée, prélat qui ne quitta pas sa ville et y soigna les malades sans les culpabiliser (voir le claironnant Père Paneloux dans La Peste camusienne), comme les futurs humanistes de la ville assiégée (Rieux, Tarrou)….En complément, un Te Deum (ça, c'est guerrier !), une Messe pour les Trépassés, une Leçon de Ténèbres : autre jeune groupe (5 ans d'âge), Correspondances, qu'a fondé et mène à … la victoire Sébastien Daucé (cd.Charpentier chez Harmonia Mundi).

Porpora et Gardel

Mise en miroir de deux autres génies, l'un Italien, Nicolo Porpora (1686-1768), illustre professeur de chant pour non

moins illustres castrats (Farinelli…), puis de composition pour Josef Haydn. L'autre, longtemps Italien avant de finir Anglais, l'Allemand Haendel. Ouvertures et airs d'opéra sont choisis par l'Academia Montis Regalis (depuis 1994) et son chef Alessandro de Marchi, avec le contre-ténor argentin Franco Fagioli : ce très-aimé vocaliste ne sera-t-il pas en écho culturel des Hommages à Carlos Gardel par le bandonéiste William Sabatier ou du chanteur Diego Flores ? On s'enchantera aussi d'un Rêve d'Ariane sous chapiteau, jolie histoire de la comédienne belge Ariane Rousseau, qui se délasse des idées noires (criminologiques, sa formation universitaire) en contant aux enfants l'histoire du quatuor à cordes (Quatuor Alfano, depuis 2008).

Le Fils de Qui Nous Savons

Au 2nd week-end, un vrai anniversaire joyeux (300e de la naissance) pour Karl-Philipp Emmanuel Bach – Fils Prodigue de Qui-nous-savons, ange du bizarre qui ouvrit voie royale au pré-romantisme-, par la grande piano-fortiste et- claveciniste Aline Zylberajch (passionnée d'instruments anciens, enseignante, interprète au cd-Ambronay). Sonates, variations, et portraits de K.P.E., dont l'œuvre-testament de 1787 (« les sentiments de K.P.E. ») se lit comme un autoportrait terminal de Rembrandt…. En remontant vers le Père, immense classicisme (qui est aussi Théâtre Sacré) de la Passion selon Saint Jean, où le génie de Johann-Sebastian est magnifié… dans une économie du nombre, le chef israëlien Itay Jedlin et son Concert Etranger (2006) travaillant selon l'esprit minimaliste de Joshua Rifkin ou de S.Kuijken, un ou deux chanteurs suffisant à chaque partie vocale, cette transparence divisant d'ailleurs le monde baroqueux initialement en guerre contre les super-effectifs qui faisaient naguère crouler Bach sous un néo-romantisme massif…

Vivaldi, Biber et le naturalisme

Les Quatre Saisons vivaldiennes, quel « boulevard du Temps qui passe » ! Enrico Onofri, superbe virtuose, le met au programme de son Imaginarium, lui qui fut 1er violon chez Jordi Savall et le demeure au Giardino Armonico. Le concert s'ouvre sur une mélodie « symbolisant la disparition de l'hiver derrière les montagnes », air du XVIIe qui a transité par La Moldau de Smetana et l'hymne national israëlien. On continue avec une version instrumentale du Chant des Oiseaux de Janequin, des chansons de Merula, d'Uccellini (« mariage d'un coucou avec une poule »…), sans oublier la Sinfonia Representativa de Biber, qui fait intervenir chat, grenouille et rossignol. Bref, le naturalisme baroque au point de joyeuse incandescence….Le w.e. fait large place aux « paysages sonores » (jardins, tour de l'abbaye), ouvrant même le jeu à une « rencontre baroque-improvisations du Ciel et des Ténèbres », par les Musiciens du Louvre, le collectif La Forge et la Cie Nine Spirit. Un Cactus, synthèse des musiques baroques, est conté aux enfants par un groupe parole-chant (L.Carudel, B.Le Levreur). Pour ne pas négliger les absolus du baroque italien ivre de « la musica e le parole », Profeti della Quinta (jeune ensemble issu de la Schola de Bâle) madrigalise entre Monteverdi, Rossi, Luzzaschi et le Prince des Ténèbres Ambiguës, Gesualdo. « A l'inverse », on clôt avec Israel en Egypte, où Haendel Londonien compose à la fin des années 1730 une « vaste épopée chorale exaltant les exploits du Peuple Elu ». C'est un des illustres aînés anglais (2nde génération baroqueuse ?), Roy Goodman, qui conduit le vénérable Nederlands Kamerkoor (fondé à la fin des années 1930 !), explorateur de la musique la plus ancienne (et médiévale) à celle de notre temps (Kagel, Tavener, Canat de Chizy).

Dynastie Rebel, Jordi citoyen du Monde

Au 3e Temps, encore du Haendel en son Dixit Dominus, de « grande théâtralité » romanissime, et un anniversarié (300e de la naissance), Nicolo Jommelli, maître de chapelle au

Vatican mais très novateur d'esthétique pour un Beatus Vir, au programme des cadets du Ghislieri Choir and Consort, menés par le non moins jeune Giulio Prandi. Puis on voyagera dans la généalogie familiale des Rebel – le père, Jean-Féry, le fils, François – et les amitiés de François R. avec … François Francoeur, en fait co-auteurs de nombreux opéras et ballets qui magnifient à la cour de Louis XV (et pour la Pompadour) un style théâtralissime avec machines. « Les Surprises », fondé en 2010 par Juliette Grignard et L.N. Bestion de Camboulas entendent bien ici nous…en faire la surprise…. Le grand aîné, ami et protecteur d'Ambronay, Jordi Savall, citoyen du monde musical, aime à confronter – mais surtout pas affronter – civilisations et cultures esthétiques, pour mieux nous faire réfléchir sur l'indispensable (jadis, aujourd'hui, demain) Paix, notamment autour de la Méditerranée et entre Europe et Asie. Ce sera ici un peu plus à l'ouest, d'Espagne en Italie, de France, Allemagne en Angleterre, son Hesperion XXI variant le thème d'un « âge d'or de la musique pour ensemble de violes ».

Miserere sans transcendance chrétienne

L'ensemble Chemirami and co, de Keyvan Chemirani, hôte privilégié d'Ambronay, dialogue avec Z.L.Nascimento et P.Edouard, fait rêver en improvisations et compositions de Brésil, Inde et Irak ; et le quatuor (lui aussi de percussions) Beat confie aux enfants son Drumblebee. Autre chapitre illustrant les principes du Festival : le récent prolonge sans rupture l'ancien, et les Folies Françoises de P.Cohen-Akenine font « Leçons de Ténèbres » et de la dramaturgie mortifère (A.Scarlatti) pour conduire vers la vision qu'en peut avoir un compositeur actuel, Thierry Pecou, «éloigné de toute transcendance » et qui voit dans son Miserere comment « une musique occidentale peut s'entrechoquer avec l'animisme africain et le panthéisme des Indiens amazoniens ». Les Cris de Paris (Geoffroy Jourdain) itinère aussi de Janequin et Tallis (le mythique Spem in alium, motet

à 40 voix réelles) en « jeune France » d'Aurélien Dumont, qui utilise le dispositif multicanal « 5 point 1 », où un « cercle imaginaire – l'auditeur – reçoit les informations spatialisées de la polychoralité dispersée ».

Vrai crépuscule mozartien

Enfin, début octobre, quand couleurs et atmosphère d'Ambronay font entrer en automne, on commencera par le crépusculaire Requiem de Mozart : L. Garcia Alarcon – dirigeant le New Century Baroque de Namur – fait le tri entre l'irréductiblement mozartien et « les adjonctions » (entre autres Süssmayer), pour mieux en exalter les vertus admirables. (et pour ce concert, c'est à l'Auditorium Ravel de Lyon…). Avec Benjamin Dieltjens, il veut rendre au K.622 (l'ultime concerto, de clarinette) « toute sa charge nostalgique », notamment en soulignant la « tonalité opératique » inhérente, selon lui, à cette œuvre-testament. Plus « classiquement baroque(ux) », Fabio Biondi et son Europa Galante travaillent la vocalité violonistique et orchestrale des concertos (d'esprit italien) chez Vivaldi, Brioschi, Corelli ou Leclair, avec la révélation d'une Sinfonia funebre, de Locatelli. L'autre aîné ambronaisien, maintenant Père du Baroque, **William Christie** (dites : Lézards Flo pour son ensemble mythique) fait,lui, rayonner le « Grand Motet François » : Rameau, bien sûr, et aussi Cassanea de Mondonville.

Trois fois » e «

Dans le cadre des créations, y compris linguistiques, on notera une concession à l'anglomanie régnante : il y a ici des « afters », et surtout un festival dans le Festival, eeemerging. Serait-ce que sous le Bugey en 2014, (comme dans les salons proustiens Odette de Crécy parle selon la mode « outre-Manche » et s'affiche « fishing for compliments »), on se soumet, diraient les grincheux (nous en sommes, parfois) au verbiage franco-anglais ? Donc : émergence et triple e (

euro ?), nouvelle étape de soutien aux « jeunes qui seront peut-être les stars de demain ». Car à Ambronay on repère, invite et fait jouer les neufs ensembles : ce sera Armonia degli affetti dans Chanter d'amour, Secunda Pratica dans Nouveau Monde Baroque, la Botta Forte avec Mi palpita il core, , Voces Suaves A la Cour des Gonzague… Côté enfants, les charmants Esprits Animaux, déjà « émergés », dévoilent sous chapiteau un ludique B.a.-ba du Baroque, et on monte dans le Tram des Balkans de la claveciniste Violaine Cochard qui compose, arrange et balkanise Vivaldi, Frescobaldi ou Bach.

Car on ne saurait finir le Festival 2014 sans retour et recours au Père Johann Sebastian et à ses cantates, ici pour la Saint Michel, non sans que Raphaël Pichon et son Pygmalion lui adjoignent le très original et spatialisé Heilig d'un Fils, notre cher K.P.E. si à part et en avance sur son temps…Allez, la fête commence bientôt. Bonne teufe roqueba !



Ambronay (01) (Abbatiale, Tour, Parc, Chapiteau et autres lieux (Saint Maurice de Gourdans, Pérouges, Brou, Lyon) : 35e Festival, du 12 septembre au 5 octobre 2014. Concerts, rencontres, colloques, visites, ateliers, tables rondes. Information et réservation en ligne : T. 04 74 38 74 04 ; www.ambronay.org

---

CD. Joyce DiDonato, mezzo : Stella di Napoli (2013,

Erato)



CD. Joyce DiDonato, mezzo : Stella di Napoli. Dans le prolongement de son récital anterieur intitulé » Drama queens » (héroïnes baroques des 17 et 18 ème siècles, 2012) … – tremplin et condensé de caractérisation lyrique-, la diva vedette de l'écurie Erato, Joyce Di Donato (née en 1969) poursuit ses explorations de répertoires, confirmant un tempérament très engagé au service des rôles choisis. Chaque automne étant propice aux récitals défricheurs – voyez ailleurs La Bartoli autre mezzo virtuosissime qui fait paraître simultanément un nouvel album intitulé » Saint Pétersbourg » où elle invite l'auditeur à la recherche de l'opéra italien à l'époque des tsarines-, La Donato déploie ici toute sa fabuleuse richesse expressive et son chant poétique dans ce nouveau programme opératique qui, en se dédiant au goût romantique napolitain – diffusant son immense séduction depuis le San Carlo – qui est pour Naples ce que La Scala, est pour Milan et l'histoire du chantout tout court-, nous raconte la fabuleuse épopée du bel canto napolitain romantique…. C'est une immersion dans la vocalità ardente et souvent éplorée voire tragique qui de Rossini à Bellini, sans omettre Pacini, Mercadante, et aussi Donizetti, récapitule l'évolution esthétique de ce premier romantisme lyrique préverdien…

D'emblée la diva américaine s'affirme particulièrement dans le registre sombre et tragique des héroïnes dignes et sacrifiées, souveraines ou princières… toujours irrésistiblement humaines. Ses Donizetti s'imposent indiscutablement (Elisabetta puis

Maria Stuarda dont elle éclaire le récitatif ardent dramatique de la reine décapitée martyr) : les deux sommets donizettiens préparent à la sortie spectaculaire de ce récital, poétiquement très juste : la mort de Sapho dont la posture sublime et digne nous offre une révélation signée Pacini : entre élégie tendre bellinienne et fort dramatisme préverdien…. Belle exhumation servie par une interprète inspirée, d'une très fine caractérisation qui rétablit la figure de la poétesse telle l'égale de Cléopâtre ou Didon : féminité déterminée et fervente jusque dans la mort.

D'ailleurs le programme met en lumière tout ce qui gravite et suit plus qu il ne l'égale le modèle Bellinien : la superbe et directe prière de Nelly (Adelson et Salvini) montre tout le génie du Sicilien dont la suavité suspendue enchante par son élégance tendre. Même irrésistible lamento funèbre de Roméo avec le cor lointain en contrechant… qui apaise à peine la rage incantatoire avec laquelle la diva sculpte chaque mot du récitatif précédant la cantilène.

Reine de Naples

La Quadra peut être fière d'accomplir ainsi un parcours marqué par des choix judicieux dont les programmes mêlent habilement tempérament dramatique et vocalità acrobatique. C'est en somme une Bartoli bis, et tout autant que sa consoeur, semblablement douée pour la curiosité et l'innovation, capable d'un engagement spécifique. En affichant en couverture une posture de top modèle aux lignes sveltes et ondoyantes, la diva démontre toute l'ampleur de ses capacités actuelles. La voix n'est pas puissante mais parfaitement placée, d'une intonation rarement défaillante, aux subtilités flexibles et millimetrés

qui mieux qu'au concert ou sur scène, se révèle particulièrement riche en nuances au studio. La Donato est une diseuse, orfèvre inspirée qui sculpte le verbe avec une intensité canalisée et précise, restituant pour chaque incarnation une remarquable interprétation. Rien à dire donc de ses Bellini, suggestifs et sotto voce… généreux en reliefs linguistiques. Voilà qui rompt avec l'image doucereuse du Bellini trop efféminé, pas assez nerveux et viril. L'incarnation qu'en offre Joyce Di Donato est superbe de tempérament et d'intensité mesurée.

Las… Les instrumentistes lyonnais malgré le soin du chef très à l'écoute des moindres inflexions de la soliste, ne restituent pas la très fine expressivité de chaque partition qu'auraient autrement coloré les instruments d'époque. Il faudrait que les directeurs d'opéras optent définitivement pour les phalanges les mieux adaptées en particulier pour le répertoire spécifique entre Bellini et Donizetti : plus à même de singulariser les manières encore méconnues des Mercadante (songe onirique et déchirant de La Vestale : ligne vocale idéalement tendue), Carafa (très fine caractérisation là aussi de Lucia di Lammermoor, soeur de Bellini, à laquelle Joyce Di Donato apporte la profondeur d'un sentiment d'extase douloureuse….), Valentini (délire languissant déploratif d'Adèle, coeur déchiré inconsolable après l'abandon de son amant à jamais perdu).
Chacun des compositeurs magistralement servi par la mezzo trouve étrangement un orchestre à l'énoncé standard, flatteur pour les grandes salles mais en perte de vrai chambrisme (plusieurs aigus de la soliste sont platement couverts dont les deux notes longues crescendo de Saffo… qui doit maintenir son intonation malgré le choeur et l'orchestre conclusif)… On rêve de ce qu'aurait pu apporter le format originel et le timbre plus raffiné des instruments d'époque avec le chant diapré, serti d'accents justes de l'immense Di Donato. En dépit de l'orchestre trop formaté, un rien standard et souvent surpuissant qui donc logiquement contredit tout ce travail sur

la suggestion intime et pudique de la diva, ce récital est superlatif. Il n'y a donc pas que Bartoli capable de nous surprendre voire nous saisir dans une collection de perles romantiques et lyriques méconnues voire inédites (Stella Di Napoli de Pacini qui ouvre le récital tout en le baptisant ; ou Il Sonnambulo de Carlo Valentini). Récital magistral.

Joyce DiDonato, mezzo. Stella di Napoli : airs d'opéras de Pacini, Bellini, Mercadante, Valentini, Donizetti… Orchestre de l'Opéra de Lyon. Riccardo Minasi, direction. 1 cd ERATO, Warner classics.

agenda

Au moment où parait son disque napolitain, la mezzo Joyce Di Donato est en tournée en Europe dont une date passe par la France, le 27 septembre prochain, avec au programme, une bonne partie des arias enregistrés dans le cd Erato, » Stella di Napoli » :

STELLA DI NAPOLI
Airs d'opéras italiens romantiques

Pacini
Stella di Napoli, « Ove t'aggiri o barbaro »
Donizetti
Elisabetta al castello, « Par che mi dica ancor »
Rossini
Elisabetta Regina d'Inghilterra, Sinfonia
Carafa
Le Nozze di Lammermoor, « L'amica ancor non torna… Oh di sorte crudel »
Rossini
Le siège de Corinthe, Ballabile I et III

Zelmira, « Riedi al Soglio »
Bellini
Norma, Sinfonia
Mercadante
La Vestale, « Se fino al cielo ascende »
Verdi
Alzira, Sinfonia
Bellini
Adelson e Salvini, « Dopo l’oscuro nembo »
Pacini
Saffo, « Teco dall’are pronube »

Samedi 27 septembre 2014, 20h
Théâtre des Champs-Elysées
Joyce DiDonato, soprano
Orchestre de l’Opéra de Lyon
Riccardo Minasi, direction